

CHRISTELLE BRACHET

CHRISTA,

Folle et pécheresse



Christelle Brachet

Christa, folle et pécheresse

© Christelle Brachet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5103-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les êtres qui peuplent la vie de Christa sont nés de mon imagination.

« Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence ».

Mention légale

L'entêtement est mon principal défaut. Je me suis obstinée à retravailler « Claire Bourebon, la grande rêveuse ». Pardon. On pourrait bien écrire que « Christa, folle et pécheresse », est inutile et sans intérêt comme son modèle, tant pis, mon souhait est de les proposer aux No Life comme moi... écrasés par ceux, pédants et narcissiques, qui pensent être utiles dans ce monde par leurs raisonnements et actions irrécusables.

Prologue

Dans un agenda, semblant d'un journal intime, nous pouvons lire :

Octobre 2009,

Rendez-vous avec l'endocrinologue. Je lui raconte ma petite histoire de vie. Ce qui m'ennuie c'est de prendre des hormones car le traitement est testé sur les animaux. Il me répond que cela fait des années que le traitement est mis en vente et qu'il n'est donc plus testé. Il me dit de contacter le psychiatre et la psychologue qui font partie du GRETIS (tout comme lui). Il me remet alors une liste de médecins à contacter.

Je rejoins ma sœur dans la voiture qui eut la gentillesse de m'accompagner. Je lui dis que je ne sais pas si je vais entreprendre toutes ces démarches en vue de changer de sexe car aller à Lyon presque tous les mois, moi qui déteste conduire. Elle me dit que cela ne la dérange absolument pas de m'emmener. Cela me rassure beaucoup et je lui dis mille fois merci.

Durant le trajet je repense à ce que m'a dit le médecin : « Je vous conseille d'écrire votre mémoire et de le présenter à chaque professionnel. Ainsi, cela évitera de vous répéter. » Tout de suite, au lieu de mon propre parcours, me vint la naissance de ma sœur !

1

« Je suis une folle et une pécheresse. »

Christa

Il y a quelques années de cela, au cours d'une matinée incroyablement ensoleillée et douce pour le mois de février, quelques rares cheminées au-dessus des toits en tuiles canal crachaient une longue fumée grise, des maisons qui n'étaient pas isolées pareille à la demeure de cette une curieuse créature qui marchait seule, dans une rue étroite d'une commune de trois mille habitants à la limite du Vaucluse.

Enveloppée dans un long trench rose, fermé jusqu'au col, la tête plongée vers le sol, elle fixait d'un air triste et rêveur la pointe triangulaire de ses bottes à talons qui se posait, l'une après l'autre, sur le béton du trottoir. Ses cheveux bruns balayés par le vent fouettaient ses joues blafardes.

Sa frimousse délicate, dont la forme ressemblait au pétale d'un trèfle, estomaquait toujours les gens quand elle leur avouait son sexe de naissance métamorphosé à jamais. Son minois juvénile surprenait toujours les gens quand elle leur confiait son âge. Elle paraissait se placer dans l'éclosion de la maturité, or Mademoiselle Christa Lamorlière se planter depuis des années dans la floraison de l'âge adulte, elle avait trente-quatre ans. C'était peut-être dû au fait, que durant ses années de printemps, elle passa son temps à rêver, à inventer des histoires complètement baroques dans sa tête, à fuir la lumière du soleil en s'emprisonnant dans son cloître. Il lui semblait depuis toujours que le monde des humains la rebutait, le trouvant dur, barbare et restrictif. Elle n'avait jamais voulu grandir et aurait préféré rester éternellement une petite fille pour garder son innocence et son insouciance. Un âge où elle était plus encline aux rêves, où son sexe ne l'accablait pas trop puisqu'il n'était pas encore pubère.

« Même si j'ai un bâton et deux cailloux, mon haut du corps ressemble à celui d'une fille car comme elles, j'ai les mêmes tétés et comme elles, je n'ai aucun poil, aucune barbe », pensait-elle. « Quand j'avais douze ans, à la piscine municipale, un garçon de mon âge me sourit. Il me regardait dans mon maillot rose. Il me demanda : « Es-tu une fille ? – Oui », lui répondis-je avec assurance. Ma réponse parut lui plaire. Comme je tremblais par la suite qu'il pût découvrir mon mensonge. »

Certes, elle ne voulait pas grandir mais ne voulait jamais revenir en arrière, revivre les souffrances, se sentir une sorte de reste-avec. C'était simplement une maudite nostalgie de quelques moments ravissants. « Avant, la vie était devant moi, désormais elle est derrière... J'ai l'impression d'avoir loupé la bonne porte et maintenant, je suis une paumée à tout jamais. »

À onze ans, elle se trouvait déjà vieille parce qu'elle ne pourrait bientôt plus jouer à la poupée mannequin et cela la tourmentait grandement. C'était son seul plaisir. La plupart de son entourage l'étranglait, l'empêchait d'être ce qu'elle était. Les poupées étaient donc son échappatoire, un moyen d'accéder à son vrai moi.

À cet âge, elle était persuadée d'être homosexuel parce que dans le film « le maître d'école » incarné par Coluche, celui-ci disait à un enfant que, si à dix-huit ans un garçon continuait à jouer à la poupée, eh bien il devrait se poser des questions. « Je suis sûre que lorsque je serais adulte, j'aurais encore des Barbie. » Elle se croyait alors anormale, dégoûtante. Des répliques revenaient en boucle et lui fissaient le cœur. Toujours dans le film, un élève avait dit qu'un pédé c'était quelqu'un qui n'était pas normal. Un autre avait dit que s'il l'était, cela le dégoûterait. Elle s'était sentie si mal. Comme les enfants Inuit, elle avait tout délaissé dans l'affliction dans l'intention de devenir un garçon « normal » selon les règles de son pays. À la seule différence que c'était elle qui avait pris la décision.

Selon Françoise Héritier : « Trente pour cent des enfants Inuit sont élevés en travesti. À la puberté et au mariage ils doivent abandonner les vêtements et les tâches étiquetés à l'autre sexe dans la souffrance. »

C'est Horrible ! formulait Christa.

En effet, Christa désirait rester une enfant pour toujours puisqu'à cet âge les rêves sont permis. Elle ne voulait pas grandir puisqu'elle ne voyait aucun

avenir ; elle ne pouvait pas vivre selon son vrai sexe bien tapi, elle se voyait éternellement une aidante, un outil pour ses proches. Elle se disait abrutie parce que les autres la pensaient ainsi. Elle se pensait folle parce que des professeurs, son père et son oncle l'analysaient ainsi. C'est pourquoi, les songes étaient les pays parfaits. Ils naissaient quand elle plongeait dans les compositions. Là-bas, elle pouvait se vêtir de son véritable moi sans moquerie, sans violence, elle pouvait marcher incognito, elle pouvait avoir une vie, sa vie. Elle écoutait de la musique classique, aimant ses accords et ses notes plus simples que le baroque, plus harmonieux lui rappelant la mélodie quelquefois douce, quelquefois violente de la nature, Édith Piaf, Mireille Mathieu, Nana Mouskouri, Abba : un groupe des années soixante-dix, des chansons de Dorothée, chanteuse cataloguée pour enfants, mais son corps dansait également sur de la dance music, sur de la pop, sur du disco, ou sur du grunge de son temps. Eh oui, elle ne voulait pas grandir mais cela ne l'empêchait pas d'avoir les mêmes goûts que les grandes personnes, que les autres ados de son âge. Elle était rêveuse mais aussi réaliste. La croissance ne pouvait pas être freinée. Son artiste favorite, son artiste qui avait le don de tout faire avec brio, était Mylène Farmer. C'était comme se plonger dans un miroir quand elle écoutait sa voix de cristal. La voix des chanteuses de toutes ces périodes, leurs mots, leurs musiques la touchaient, l'émouvaient, lui parlaient. Bizarrement, elle aimait les histoires d'amour qui finissaient mal. Elle était persuadée que les histoires d'amour étaient décevantes parce qu'il y en avait toujours un sur deux qui n'était pas heureux. Ses parents et tant d'autres en étaient la preuve. « Amour égale désenchantement », pensait-elle.

Comment Christa ne pouvait-elle pas être désenchantée en amour ? Tout ce qu'elle avait vécu, tout ce qu'elle connaissait par le biais des autres était ancré dans ce nom commun.

Sa mère avait quitté sa famille, sa région reculée pour un homme qui la méprisait, pour un homme qui n'arrêtait pas de lui faire des reproches, pour un homme qui ne la défendait jamais contre sa belle-famille qui la détestait, pour un homme qui ne l'impliquait jamais.

Son père prenait-il sa fille pour une demeurée ? Sans doute puisqu'il lui avait avoué un jour, en faisant allusion à Hercule qui était trop exigeant : « Tu sais, à trente ans passés, on ne fait plus le difficile, on prend ce que l'on trouve. »

Enfant, adolescente, elle entendait ses parents se crier dessus, menacer de se

quitter.

« Je partirais bien de nouveau chez moi, lui disait Maria, mais je reste pour les enfants.

— Mais vas-y, casse-toi, je ne te retiens pas !

— Tu dis ça mais il n'en est rien. J'ai encore tes menaces en tête : « Si tu me quittes je te tue ! » ou encore : « Tu n'auras jamais la garde de mes enfants ! »

Il avait quitté Maria pour une femme plus jeune puis il l'avait relancée après leur rupture. Il l'avait revue à la mer et comme il souhaitait fonder une famille et que son âge avançait, il avait voulu la reconquérir. Maria avait dit « oui » sans hésiter. Elle ne l'avait pas oublié. Elle l'aimait toujours. Elle avait oublié la réflexion de son père quand elle lui avait montré sa photo : « il a des yeux méchants. » Puis les avertissements de sa mère : « Fais attention, si tu vis là-bas, tu n'auras aucun soutien de ta belle-famille car elle ne te considérera jamais de leur famille. Il vaut mieux être seul que mal accompagné. » Elle ne les avait pas écoutés et était partie pour l'épouser quelques mois après.

Sa tante, Mireille, et son oncle, Paul, du côté de sa mère, ne se supportaient pas, chacun passait ses vacances de son côté. Il y avait au moins l'amour de l'argent, les voyages, les rentes qui les unissaient. Mais un regret de Paul revenait constamment : « Si j'avais su, je n'aurais pas fait d'enfants. »

Un de ses petits-cousins était pédophile. Il avait violé sa fille, sa propre fille jusqu'à ses quinze ans. « Si tu veux sortir avec tes amis, couche avec moi », lui lançait-il. Sa femme savait et laissait faire. Il avait violé ses deux petites-cousines, Yeshoua et Aphrodite, et aurait pu violer notre très chère Athéna ! On peut très bien tomber sur de telles horreurs, se disait Christa.

Elle voyait beaucoup d'hommes mépriser les femmes. Elle ne les comprenait pas, s'ils détestent tant les femmes pourquoi ne prennent-ils pas des mecs qui sont à leur image ?

Elle avait appris que son amie Marine avait eu un enfant avec un homme qui la battait tout comme d'autres de ses anciennes copines.

Au bout de douze ans de vie commune et de faux-semblants, Aphrodite apprit la double vie de son mari. Il la trompait depuis deux ans d'après les bouches à oreilles.